

Ingrid Sénépart (dir.)

**Aux portes de la Ville**  
**La manufacture royale des Poudres et Salpêtre de Marseille et le**  
**quartier Bernard-du-Bois. Genèse d'un quartier artisanal**

Publications du Centre Camille Jullian

---

## Introduction. La manufacture royale des Poudres et Salpêtre de Marseille et le quartier Bernard-du-Bois. Genèse d'un quartier artisanal (1680-1830)

Ingrid Sénépart

---

DOI : 10.4000/books.pccj.14667  
Éditeur : Publications du Centre Camille Jullian, Éditions Errance  
Lieu d'édition : Aix-en-Provence  
Année d'édition : 2017  
Date de mise en ligne : 11 février 2021  
Collection : Bibliothèque d'archéologie méditerranéenne et africaine  
ISBN électronique : 9782491788100



<http://books.openedition.org>

### Référence électronique

SÉNÉPART, Ingrid. *Introduction. La manufacture royale des Poudres et Salpêtre de Marseille et le quartier Bernard-du-Bois. Genèse d'un quartier artisanal (1680-1830)* In : *Aux portes de la Ville : La manufacture royale des Poudres et Salpêtre de Marseille et le quartier Bernard-du-Bois. Genèse d'un quartier artisanal* [en ligne]. Aix-en-Provence : Publications du Centre Camille Jullian, 2017 (généré le 14 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pccj/14667>>. ISBN : 9782491788100. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pccj.14667>.

---

## Introduction

# La manufacture royale des Poudres et Salpêtre de Marseille et le quartier Bernard-du-Bois. Genèse d'un quartier artisanal (1680-1830)

Ingrid SÉNÉPART

Le projet d'aménagement et de réhabilitation immobilière du quartier Saint-Charles, conduit par l'établissement public Euroméditerranée, a concerné plusieurs secteurs de la colline Saint-Charles à Marseille (**fig. 1**) et a donné lieu à une série de diagnostics archéologiques conduits par l'INRAP de 2002 à 2004<sup>1</sup> (**fig. 2**) puis à une série de fouilles d'archéologie préventive menées soit par l'INRAP seul, soit en collaboration avec le Service Archéologique de la Ville de Marseille (**fig. 3**).

La colline et ses environs, qui constituent les faubourgs immédiats de la cité antique, médiévale et moderne, appartenaient en effet à un secteur protégé, potentiellement sensible du point de vue archéologique (**fig. 4**). À proximité, au nord-est, sous l'emplacement de l'actuel Hôtel de Région, les fouilles conduites en 1991 dans l'îlot Sainte-Barbe par M. Moliner avaient permis la reconnaissance d'une nécropole grecque puis romaine relayée à l'époque médiévale par un quartier artisanal d'ateliers de potiers (XIII<sup>e</sup> siècle)<sup>2</sup> (**fig. 5**). À l'ouest, en contrebas de la colline, les fouilles dirigées par M. Bouiron sur le périmètre de la BMVR/Alcazar avaient conduit à revoir la topographie originelle de ce qui allait devenir plus tard le Cours Belsunce et avaient permis la mise au jour de nombreux vestiges se succédant depuis le VI<sup>e</sup> s. av. J.-C. jusqu'à la période moderne<sup>3</sup>.

La colline, quant à elle, n'avait jamais fait l'objet de fouilles. Sa proximité avec les portes principales de la ville antique et moderne laissait augurer des découvertes. Dans la tradition marseillaise, ne passait-elle pas pour avoir abrité le camp de César lors du siège de la ville en 49 av. J.-C.<sup>4</sup> ? L'opportunité d'effectuer des fouilles dans ce périmètre, entre le boulevard Charles Nédelec et la rue Bernard-du-Bois, devait au moins lever l'hypothèque. Ces opérations laissaient donc espérer des résultats en matière de vestiges antiques et médiévaux.

Toutefois, contrairement à ces attentes, les diagnostics et les fouilles devaient livrer les restes d'une manufacture royale de poudre et de salpêtre, puis d'État, édiflée au XVII<sup>e</sup> siècle et en usage jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, les traces de vignobles grecs et des aménagements ruraux antiques, et plus surprenant encore, les vestiges d'une occupation préhistorique courant du VIII<sup>e</sup> millénaire au IV<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. (**fig. 6**).

Dans la série des publications destinées à retracer l'histoire de la colline Saint-Charles à partir des sources archéologiques mises au jour sur les îlots Nédelec et Bernard-du-Bois, ce premier ouvrage est consacré à la découverte de la « Septtérieure » (sic) et à l'étude des vestiges ou des traces d'occupation de l'époque moderne et du XIX<sup>e</sup> siècle. Conformément, aux souhaits émis par la CIRA<sup>5</sup>, en plus des études archéologiques, l'étude qui est présentée ici intègre un important travail d'archives permettant de contextualiser historiquement ces découvertes.

1. Voyez, Barra et Molina 2002 ; Silano 2003 ; Paone *et al.* 2004 ; Paone, Chevillot 2004.

2. Moliner *et al.* 2003.

3. Bouiron 2001.

4. La découverte de boulets antiques en 1910, 1928 et 1930 à l'est de la Porte d'Aix pouvait raisonnablement accréditer cette hypothèse.

5. CIRA : Commission Interrégionale de l'Archéologie.

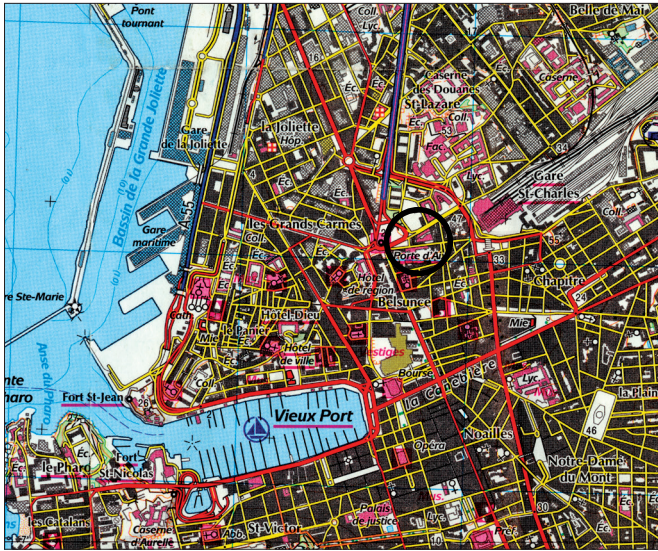


Fig. 1. Localisation des fouilles de la colline Saint-Charles à Marseille (Plan IGN, 1/25<sup>e</sup> mil).



Fig. 2. Les sondages de la campagne de diagnostics après démolition des derniers immeubles de l'îlot (photo Inrap).

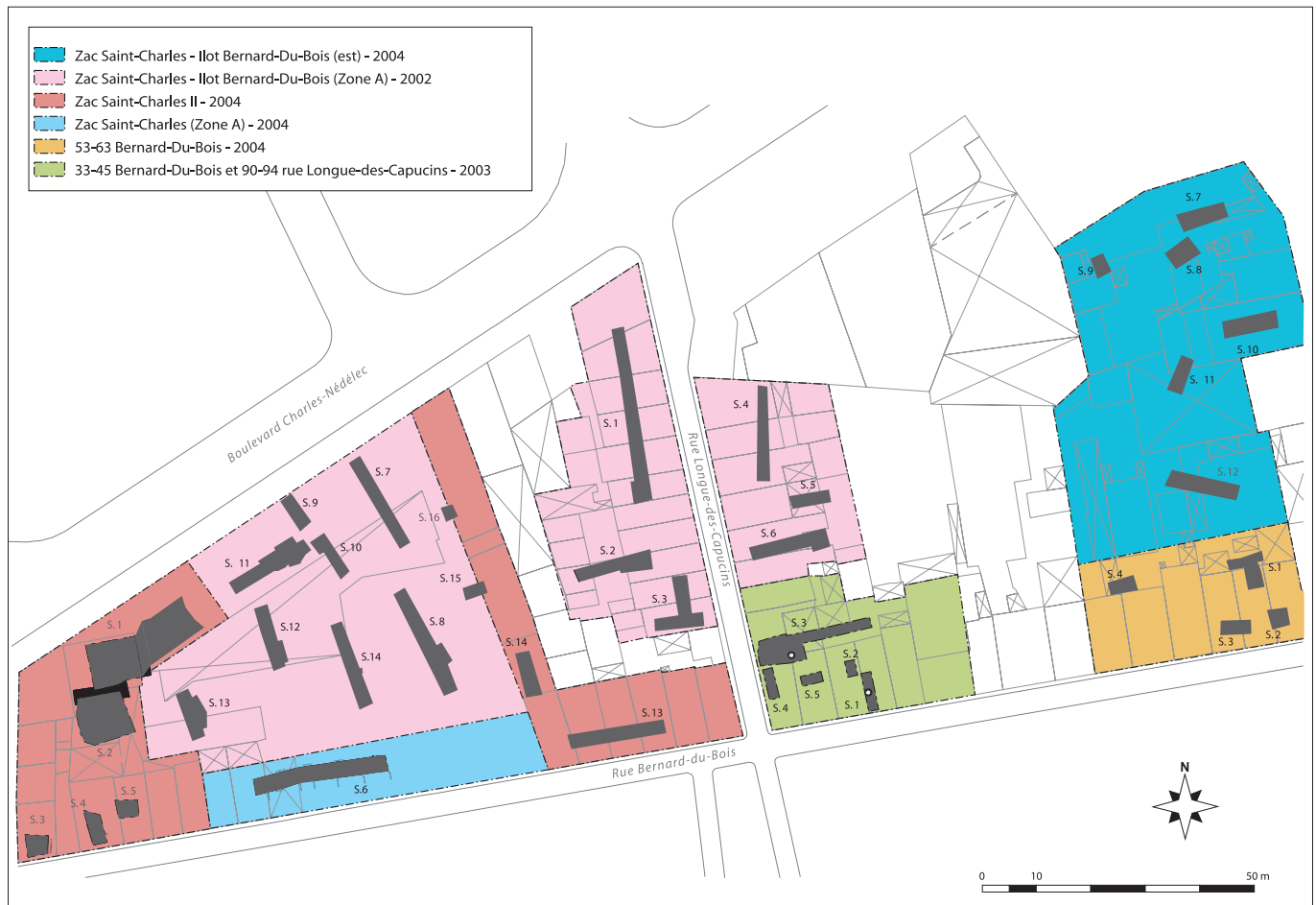


Fig. 3. En haut : plan de localisation des diagnostics et des fouilles de la Zac Saint Saint-Charles menées depuis 2002. Plusieurs campagnes de diagnostics et quatre fouilles ont été conduites sur cette emprise. Rue longue des Capucins - rue Bernard-du-Bois (J. Ph. Sargiano (dir.), Inrap), Rue Bernard-du-Bois (I. Sénépart (dir.), Ville de Marseille, Inrap), Nédélec (I. Sénépart (dir.), Ville de Marseille, Inrap), Voie Nouvelle (D. Dubesset (dir.), Inrap).



Fig. 4. La localisation des vestiges archéologiques dans le secteur de la Porte d'Aix et Cours Belsunce.

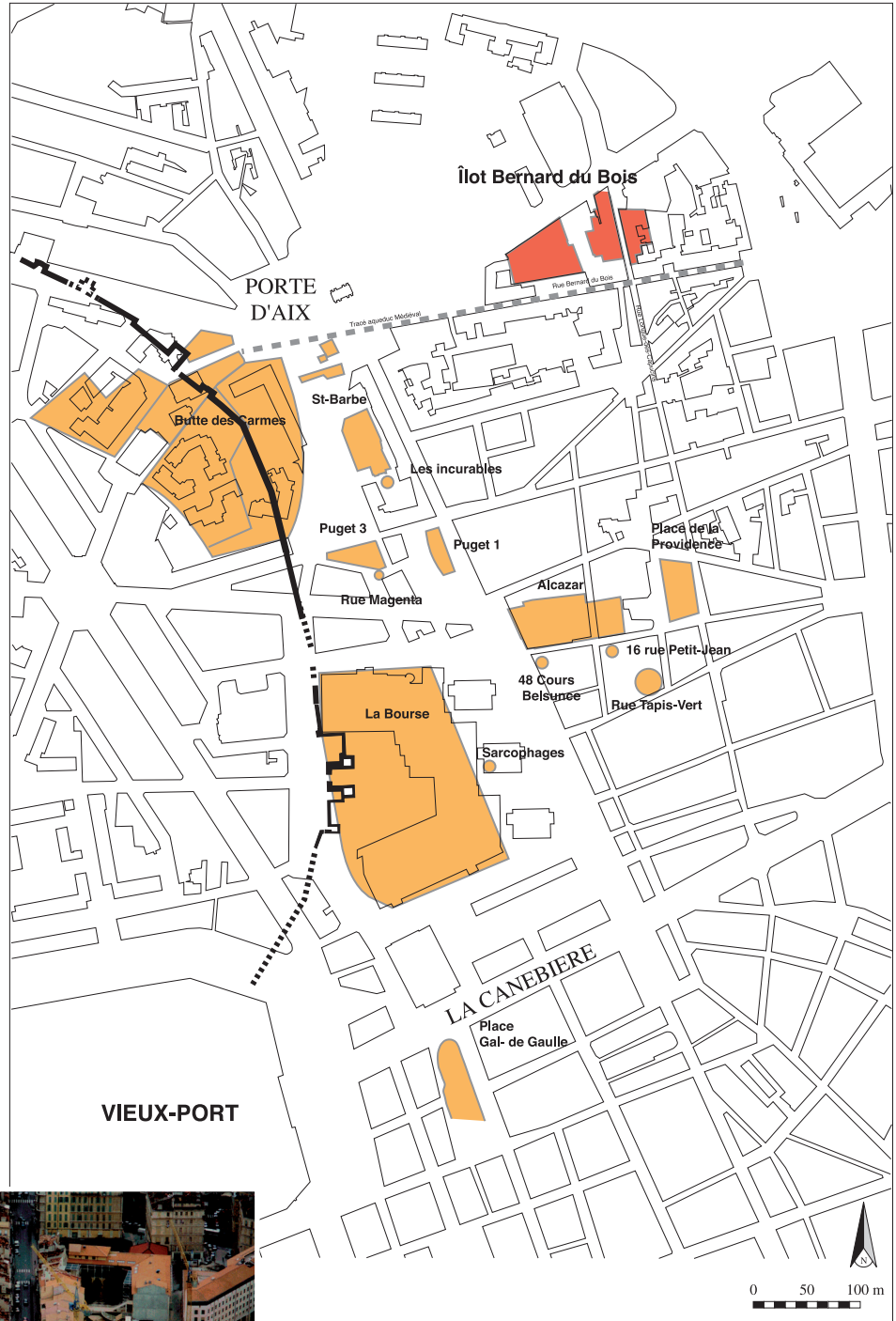


Fig. 5. Vue aérienne de la Porte d'Aix avec en haut à gauche la fouille de l'îlot Sainte-Barbe (fouilles M. Moliner) et à gauche le départ de la rue Bernard-du-Bois et la partie basse de l'îlot (photo, ville de Marseille).

## Questions de méthode

Pour introduire au mieux les chapitres qui vont suivre, nous souhaitons présenter brièvement les logiques qui ont servi de fil directeur à nos recherches. Plusieurs pistes ont été explorées du fait des questions qui ont été générées au moment des fouilles de la manufacture ou de l'îlot de la rue Bernard-du-Bois. Le point de départ était archéologique et la démarche dans ses grandes lignes a conduit le propos. Toutefois, depuis de nombreuses années, les archéologues marseillais travaillant sur la ville font appel à leurs collègues historiens qui confrontent leurs données d'archives à leurs données de terrain<sup>6</sup>. C'est le cas dans cet ouvrage. Ici, nous avons été conduit, il nous semble, à une collaboration plus étroite et parfois plus difficile à mener de front en raison des différences de raisonnement qui sont à la base de nos disciplines respectives.

Dans la démarche de l'archéologue, le vestige archéologique tient lieu de point de départ. Il n'y a en principe pas d'a priori sur le type de découvertes qui va être effectué. L'archéologue hérite de données tout aussi partielles que celles de l'historien qui consulte et exploite les fonds d'archives mais à l'inverse de l'historien, la question ne détermine pas les sources, c'est même l'inverse.

La première phase, le diagnostic, conduit à une première interprétation. Il est positif, négatif, il livre tels ou tels vestiges qui conduisent à émettre un certain nombre d'hypothèses sur l'envergure, la datation, la qualité des vestiges du site qui a été sondé. Ce premier état permet d'envisager des stratégies pour poursuivre les investigations dans le cas d'une fouille plus approfondie. Il ne garantit en aucun cas la suite des opérations. C'est ce qui s'est passé sur le site de Nédelec : les diagnostics avaient mis en évidence la présence des niveaux néolithiques et des traces agraires antiques mais n'avaient pas révélé la présence de la manufacture. Sa découverte a donc réorienté les investigations archéologiques. La démarche concernant l'interprétation des résultats de fouilles procède de la même manière. La mise en correspondance des éléments découverts (qu'il soit de nature architecturale ou autre) avec les éventuels résultats des études spécialisées (paléo-environnementales, géomorphologiques notamment) réorientent l'interprétation jusqu'à épuisement des données. Ces boucles de rétroaction expliquent le type de prospective qui peut être induite par l'archéologue y compris lorsqu'il sort de son chantier pour explorer ses environs et orientent les questions qu'il est amené à poser à ses collègues historien(ne)s.

Par ailleurs, l'archéologue possède un rapport à l'espace qui est différent de celui de l'historien, du fait des fouilles et de la matérialité des vestiges de toute nature qu'il collecte et qu'il doit organiser en un tout compréhensible. Ainsi, il est disciplinairement enclin à spatialiser ces données et à les faire résonner les unes par rapport aux autres. L'analyse spatiale est pratiquement consubstantielle de sa discipline. L'abondance des plans, des relevés topographiques, des levées de bâtiments, de plans de répartition de matériel est une donnée constante de son métier.

Pour en revenir au cas qui nous intéresse, les fouilles de la rue Bernard-du-Bois avaient conduit à la reconnaissance d'activités artisanales. Classiquement nous avons demandé à nos collègues historiennes de renseigner les parcelles afin de les « peupler » et d'en restituer la genèse (C. Castrucci, A. Riani, *infra*).

Cependant, en fonction de notre attachement disciplinaire, nous avons rapidement opté pour un autre type d'approche qui nous était plus familier : le plan de répartition des activités industrielles, d'abord dans l'îlot, étendu par la suite, après la redécouverte de la manufacture, au quartier dans lequel elle avait été implantée. Ainsi, c'est donc « naturellement » que le site moderne de la colline Saint-Charles a été spatialisé et qu'un travail particulier a été entrepris en collaboration avec une de nos collègues historiennes (A. Riani).

La lecture de ce plan de répartition complété des informations concernant « le peuplement » et le « lotissement » et associé à la lecture du plan contemporain de Demarest, a très vite généré chez l'archéologue des intuitions et des questions sur l'histoire de ce quartier et sa structuration. Ces premières interrogations (localisation des industries hors et dedans les murs, lieux spécifiques, activités spécialisées supposées en lien avec des lieux ou avec d'autres

6. Bouiron *et al.* 2011.

activités...) se sont transformées par la suite, par un incessant dialogue entre l'archéologue (I. Sénépart) et l'historienne (A. Riani), en des problématiques historiques concernant l'histoire des sensibilités ou de la ville (cf. A. Riani, *infra*) qui demandait à retourner aux sources documentaires et à la critique des sources archivistiques pour y répondre — démarche spécifiquement du domaine de nos collègues historiennes.

Par ailleurs, parallèlement, se poursuivait le travail sur la restitution de la manufacture (C. Castrucci, B. De Luca, J. Collinet, *infra*), sur son histoire et sa contextualisation historique (C. Castrucci, *infra*) mais également un important travail de recherche sur les procédés de fabrication qui y avaient été mis en œuvre. (C. Castrucci, J. Collinet, B. De Luca, *infra*) et une étude de la Poudrière de Saint-Chamas avec laquelle la Salpêtrière entretenait des liens privilégiés (C. Castrucci, *infra*).

### La redécouverte de la manufacture des Poudres et Salpêtre

La fouille de l'îlot Nédelec a donc été l'occasion de redécouvrir les restes de la « manufacture royale des Poudres et Salpêtre » (sic) de Marseille, installée à l'entrée de la ville près de la Porte d'Aix au lieu-dit quartier Bernard-du-Bois, ou du *Bosc*, de reconstituer une partie de son histoire, tôt disparue des mémoires marseillaises<sup>7</sup> (**fig. 7**), de mettre en lumière l'étonnante aventure de ses productions et des inventions qui y étaient associées, mais aussi de documenter la genèse de l'îlot Bernard-du-Bois dans lequel elle avait été implantée. Îlot ou plus exactement, au départ, portion de colline incluse à partir de 1666 dans le nouveau périmètre de l'agrandissement voulu par Louis XIV et qui progressivement lotie, accueillait à la fois maisons particulières, manufactures et fabriques à l'origine de sa réputation artisanale. Du fait de la présence de ces installations à proximité de la manufacture, il apparut rapidement qu'il fallait s'interroger sur le rôle éventuel qu'elle avait pu jouer dans leur implantation. Partant de là, il était possible de mesurer les complémentarités éventuelles que ces activités artisanales puis manufacturières avaient pu entretenir avec celles des alentours immédiats avant que le quartier ne se paupérise durant la seconde partie du XIX<sup>e</sup> siècle à l'instar d'autres quartiers industriels situés dans les franges polluées des villes françaises du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>8</sup>. La localisation de fabriques nauséabondes ou potentiellement dangereuses dans l'enceinte de la ville permettait également de décrire le rapport des Marseillais à la pollution à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup> siècle, moment, comme le montre Alain Corbin dans le « *Miasme et la Jonquille* », où la sensibilité liée aux odeurs évolue<sup>9</sup>. Enfin ce quartier se présentait comme un témoin idéal pour évoquer un pan peu exploré de la géographie et de l'histoire urbaine de Marseille : celle de la constitution de ses faubourgs et la question des limites de ville.

Les archéologues ont levé un lièvre, les historiens l'ont poursuivi. Cette collaboration étroite a permis d'aboutir à un travail qui, nous l'espérons, intéressera les acteurs des deux disciplines. Nous formons également le souhait d'avoir contribué à la promotion de l'archéologie des périodes moderne et industrielle en montrant par cet exemple, qu'elles sont promises à un bel avenir et encouragent de belles collaborations.

7. Bien que son existence fût connue, aucune étude particulière ne lui avait été consacrée du point de vue historique. Un mémoire datant de 1813 sur les raffineries de soufre, par exemple, ne la mentionne pas. Ainsi, à la fois sa place au sein de la ville en tant qu'élément urbanistique et son rôle au sein de l'histoire des industries marseillaises n'avaient jamais été envisagés.

8. Merriman 1994.

9. Corbin 2004.





Fig. 6. Le site de la rue Bernard-du-Bois ; les fondations des maisons modernes sont implantées directement dans les sols archéologiques antiques et néolithiques qui sont à un mètre à peine en-dessous du niveau de la rue (cliché Ch. Galatry).



Fig. 7. Détail du Plan géométral de la ville, citadelles, port et arsenaux de Marseille par Razaud, 1743 avec localisation (Le cercle bleu localise le quartier Bernard du Bosc) (Archives de Marseille - 78 Fi 398).